

ROC-LA-TOUR I ET LA DEMOGRAPHIE DU MAGDALENIEN

Dr J.G. ROZOY *

LE SITE DE ROC-LA-TOUR

Roc-La-Tour, à la frontière franco-belge, est un site de bord de plateau schisteux, dominant la vallée de la Semoy de 265 m (Rozoy, 1985, 1988). L'environnement est très divers, avec de fortes pentes (fig. 1) et des biotopes multiples et variés, la circulation la plus aisée étant par le plateau. L'eau est à 600 m (dénivelé de 60 m), le terrain est sec, la vue très ample (360°).

Le gisement de plein air a souffert de chutes de rochers et du gel, l'os n'y est pas conservé, les indices géologiques et autres font conclure à une datation au début du Bölling ou au Pré-Bölling. Le site, sur une plate-forme de quartzite de 250 m² bien défendue des loups, mais presque certainement inutilisable en hiver (congère probable), a reçu des visites distinctes des Magdaléniens, s'étageant vraisemblablement sur plusieurs siècles. Il a fourni plus de 1600 outils retouchés pour une surface étudiable de 110 m². Toutes les activités habituelles des Magdaléniens sont attestées, à la seule exception de l'épannelage des rognons de silex (distance au silex 70 km). Il y a 50 % de lamelles à bord abattu, 10 % de perçoirs, 9 % de burins (dièdres en majorité) et très peu de grattoirs (3 %).

Des plaquettes de schiste ont été apportées par milliers (pour daller le sol?). Des activités non alimentaires sont attestées, outre l'ocre, par une pendeloque, des perles en jayet et deux fossiles importés, et surtout par les gravures sur schiste (plus de 500 plaquettes, mais très abîmées par le temps, une vingtaine seulement de figurations sont actuellement lisibles). Les gravures sont du style IV de Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1965). Il y a des animaux (figs 2 et 3), les uns statiques et d'autres dynamiques, un anthropomorphe (fig. 4), des signes abstraits (zigzags, cercles), mais pas de figuration féminine. Les plaquettes gravées sont toutes brisées, ce qui semble volontaire.

LA DISTRIBUTION INEGALE DU MAGDALENIEN

La distribution du Magdalénien (et des industries contemporaines: Belloy, Hallines, Alsdorf) au nord de la Loire (fig. 5) est manifestement anormale: on distingue **deux concentrations** relativement importantes, quoique bien moindres que celles du sud-ouest: l'une au sud-est de Paris (Pincevent: Leroi-Gourhan et Brézillon, 1966, 1972; Etiolles: Taborin, Olive et Pigeot, 1979; Marsangy: Schmider, 1979, etc: 19 sites avec le Morvan, et les Beauregards étant comptés pour un, alors qu'ils comprenaient au moins 6 gisements et

* 26 rue du Petit-Bois, F- 08000 - Charleville-Mézières. France.

ont fourni plus de 15 000 outils sans compter les fouilles non publiées: Daniel, 1953; Cheyrier, 1956; Schmider, 1971). L'autre concentration est dans l'Ardenne ou juste au nord de celle-ci (14 sites; encore Montaigne, avec deux grottes, est-il contesté: Otte, 1979). Elle voisine avec les cultures de la grande plaine nord-européenne (Fagnart, 1984; Otte, 1984b). Entre les deux concentrations s'étend la plaine champenoise, où pourtant les recherches (à propos des Ages du Fer) n'ont pas manqué, et qui est absolument vide. On ne peut y signaler que la station de surface de Férébrianges, dont l'appartenance au Magdalénien n'est pas même certaine (communication personnelle de Louis Lherbier à l'auteur, qui le remercie pour lui avoir montré une part caractéristique de cette belle industrie inédite).

Or la composition typologique des industries (Rozoy, 1988) montre bien qu'il s'agit **du même groupe humain**; on sait d'ailleurs depuis cent ans que les Magdaléniens ont apporté dans la vallée de la Lesse des coquilles tertiaires de la région de Paris (Dupont, 1872; Otte, 1984; Lejeune, 1984; Dewez, 1984).

On peut proposer à cette anomalie l'explication suivante: la plaine champenoise (comme les crêtes préardennaises) n'offrait qu'un biotope monotone, uniforme, avec en particulier impossibilité de s'abriter des tempêtes de neige (ou de poussières). Nous pouvons donc la présumer peu fréquentée des animaux, au moins à certaines saisons, comme des hommes.

Notons d'ailleurs que le site tertiaire de Courtagnon, d'où proviendraient les fossiles apportés à Chaleux, se trouve dans la Montagne de Reims, entre Epernay et Reims, c'est-à-dire (en venant de Pincevent) juste avant l'abond de la plaine de craie. Parmi 10 sortes de minéraux apportés, avec plus de 100 exemplaires, Dupont (1872) en signale 6 du Primaire régional, avec 17 objets, plus la fluorine ("plus d'un kilo"); 2 sortes du Tertiaire champenois (Courtagnon) ou parisien (Grignon), avec 71 échantillons; ces proportions pourraient indiquer un partage sensiblement égal des activités entre les deux régions. Le jayet viendrait de la Lorraine belge (Jamoigne) et les polypiers, du terrain crétacé de la région de Vouziers, c'est-à-dire à l'autre bord de la plaine de craie, à la limite de l'Argonne. Il n'est signalé aucun fossile de la craie elle-même, pourtant traversée (au plus court) sur 60 km et où les oursins (entre autres) ne manquent pas (et, compte tenu du climat, la végétation, actuellement très maigre, ne devait alors pas cacher grand-chose du sol). Ceci tend à confirmer l'absence d'arrêt dans cette plaine inhospitalière.

Au contraire, les reliefs importants de l'Ardenne (fig. 1) avec la diversité des biotopes évoquée plus haut, permettaient une beaucoup plus grande adaptabilité. Les animaux y pouvaient trouver refuge, d'une saison à l'autre (ou d'une tempête à la suivante) à peu de distance, puisqu'en 3 ou 5 km on passe du plateau à la vallée, de la pente sud au versant nord, de la tourbière à la prairie alluviale, des rochers aux buissons ou à la pelouse. Contrairement aux producteurs néolithiques, qui l'ont peu peuplée, l'Ardenne était donc nettement plus favorable aux chasseurs, et d'ailleurs à l'Épipaléolithique (Mésolithique) les stations occupées y pullulent (Rozoy, 1985b).

La vallée du Loing, d'autre part, avec les massifs gréseux de Chaintréauville, des Beauregards, etc. (sables et grès de Fontainebleau) présentait, sous d'autres formes, un dispositif analogue, quoique les différences de niveau y soient moindres.

On peut donc penser que la raison d'être de cette distribution inégale du Magdalénien tient dans la diversité des biotopes ici, leur monotonie là.

Il est évident, en tous cas, que les Magdaléniens n'exploitaient pas la totalité du territoire, mais des endroits précis qu'ils choisissaient selon leurs

propres critères, dont nous ne sommes à même de retrouver qu'une partie: en effet, la région liasique immédiatement au sud de l'Ardenne (Sedan, Charleville, Hirson), ou la Lorraine belge (Florenville, Arlon), dont le relief est nettement marqué, offrent elles aussi des biotopes divers, et l'on n'y connaît jusqu'ici rien qui rappelle le Magdalénien, de près ou de loin. Il est vrai que les berges anciennes des fleuves y sont profondément enfouies (à Charleville le Gallo-Romain est à 2 et 3 m. dans la nappe phréatique): que saurait-on du groupe de Pincevent s'il en était de même là-bas? Cela se réduirait à Montigny, La Vignette, Chaintréauville, Les Beauregards et Lumigny – dont toutefois nous n'avons pas l'équivalent au sud de l'Ardenne.

RAPPORTS AVEC LA BELGIQUE

Pour autant que l'on puisse présumer actuellement, alors qu'une étude des sources régionales de silex débute à peine, sur une base plurinationale, les silex et autres matériaux taillables (notamment un grès-quartzite différent de celui de Wommersom) apportés à Roc-La-Tour I doivent venir de Belgique. En effet, la région schisteuse, à 20 km à la ronde, est dépourvue de roches que l'on puisse utiliser commodément. Le silex le plus proche, en France, à l'ouest et au sud, est celui du Sénonien et de l'"argile à silex" le surmontant: il est noir, se patine (dans ce terrain) en bleu clair, et les chercheurs régionaux le connaissent bien, en particulier à Marlemont (Rozoy, 1978) où les Epipaléolithiques l'ont exploité, et d'où ils l'ont importé en Ardenne. Or ce silex n'a pas été utilisé par les Magdaléniens; les très rares fragments qui en ont été trouvés sur le site sont des armatures microlithiques ou des microburins caractéristiques du Tardenoisien dont il existe un gisement à 80 m de là (Roc-La-Tour II; Rozoy, 1978).

Nous avons trouvé, en 1983, un fossile crétacé (*Jerea pyriformis*) dont les gisements naturels les plus proches sont près de Marlemont, mais aussi près de Charleroi, c'est-à-dire au-delà (par rapport à Roc-La-Tour) de Chaleux, Vaucelles, Montaigle. Et, en l'absence de silex de Marlemont dans le site, l'origine la plus probable de ce fossile est évidemment la région de Charleroi. Une autre pièce avait d'ailleurs été trouvée précédemment, dont la détermination paraît moins aisée: elle est en silex noir tandis que l'autre est en gaize silicifiée, et sa détermination exacte demeure à confirmer et à préciser. Notons que Dupont (1872) avait trouvé à Chaleux exactement le même spongiaire fossile (Dewez, 1984), mais n'en avait pas saisi la portée.

Nous avons donc toutes raisons de croire à des relations suivies avec la Belgique vers le nord et vers l'est, Roc-La-Tour I apparaissant (jusqu'à plus ample informé) comme un point extrême atteint, vers l'ouest et vers le sud, par les groupes de chasseurs lors de leurs déplacements habituels. Le jayet, d'après Dupont (1872), viendrait de la Lorraine belge (Jamoigne).

COMMUNAUTE AVEC LE BASSIN PARISIEN

Il n'en reste pas moins que la similarité des compositions typologiques avec Pincevent (Rozoy, 1988) ainsi que le transport des fossiles tertiaires des régions de Paris et de Reims dans la vallée de la Lesse (Dupont, 1872; Dewez, 1975, 1984; Otte, 1984) imposent l'idée d'une communauté plus large, couvrant à la fois le Bassin Parisien et la Belgique. On sait que ces régions ont en commun, au Magdalénien moyen-supérieur, l'abondance des perçoirs (à Roc-La-Tour ils dépassent le nombre des burins) et la rareté des grattoirs, entre autres éléments. Les taux de lamelles à bord abattu (58 % à Roc-La-Tour) sont, comme il est fréquent, très variables, même pour des fouilles récentes (voir Vermeersch, 1984, 1985, discussion). Mais il est frappant de voir le graphique cumulatif de Roc-La-Tour I si

semblable à celui de Pincevent (section 36), et ceux de Chaleux et du Frontal, identiques à celui de l'habitation 1 de Pincevent. Il apparaît tout à fait impossible de distinguer (par la typologie) les gisements des deux sous-régions.

Les "influences nordiques" que l'on pourrait postuler du fait de la présence à Roc-La-Tour I de quelques gros perçoirs ("zinkens") qui ne figurent pas à Pincevent ne paraissent pas réelles, car on trouve de ces pièces à Cépoy-La-Pierre-aux-Fées, à Marsangy (Schmider, 1971, 1979, 1982, 1985; Kobuciewicz, 1983), donc tout autant dans le groupe au sud-est de Paris que dans le groupe ardennais, et il y a même des pointes de type nordique en Franche-Comté (David, 1984). En présence de l'art (figs 2, 3 et 4), le caractère magdalénien ne peut se discuter, les cultures nordiques ne comportant pas de telles figurations. Or Roc-La-Tour I, avec actuellement 24 représentations connues, fait plus que doubler l'effectif régional (16 animaux figurés; Lejeune, 1984, 1987). Et ceci, sans parler des signes abstraits. Il y a beaucoup plus d'art dans le groupe de l'Ardenne que près de Paris, ce qui fait poser la question de l'art comme activité saisonnière d'été (Rozoy, 1989).

On a trouvé aussi de l'ocre, d'origine locale, un fragment de pendeloque en schiste, et des perles en jayet: mais il ne semble pas actuellement que ces éléments puissent fournir une indication culturelle ou de rapports entre groupes.

Précisons enfin que les Magdaléniens du Rhin moyen (Gönnersdorf, Andernach), qui ne sont pas plus loin de l'Ardenne (au contraire: 150 km) que les sites parisiens (300 km), appartiennent à un groupe humain différent: ils font (Franken et Veil, 1983) plus de burins sur troncature que de dièdres, plus de pièces esquillées (15 %) que le groupe Paris-Ardenne (3 à 6 %); leurs silex, hors les provenances locales, viennent de la Baltique et d'une zone située au nord de l'Ardenne (Rijkholt); leurs objets de parure sont des dentales venant comme pour les sites magdaléniens de l'Allemagne du sud, de la Méditerranée; enfin, aucun indice de contacts avec le groupe Paris-Ardenne n'est jusqu'à présent connu.

DEMOGRAPHIE GLOBALE DU MAGDALENIEN

Le meilleur moyen d'estimer les populations préhistoriques est de **calculer la capacité nutritive maximale du territoire** en fonction, bien entendu, des nourritures qui ont été réellement consommées. Mais pour le Magdalénien une telle approche n'est pas possible parce que nous ignorons la densité naturelle des espèces disparues (Aurochs, Bison d'Europe) et même de celles depuis émigrées (le Renne a aujourd'hui des conditions de vie nettement différentes de celles qu'il a connues en France au Magdalénien, en particulier par la durée des jours, par l'existence d'un long hiver sans soleil, etc.). On peut certes tenter d'évaluer des poids vifs d'ongulés à l'hectare (ou au km²) sans distinguer les espèces, mais l'imprécision devient alors très importante.

On peut contourner cette difficulté en partant des évaluations faites pour l'Epipaléolithique (Mésolithique) (Rozoy, 1978, pp. 1064-1066 et 1105-1109). Rappelons brièvement que, sur la base de 4 cerfs et 2 sangliers au km², en estimant l'abattage maximal à un animal sur six, la proportion de viande à 60 %, en tenant compte du gaspillage et de l'apport du poisson (le point le plus incertain) et des rares végétaux, et de besoins de l'ordre de 2 500 calories par jour et par personne, on trouve pour la France au Boréal environ 150 000 rations alimentaires disponibles. Mais on sait que la population réelle ne suit que d'assez loin la capacité nutritive maximale, à cause des fortes fluctuations de celle-ci selon les années (elle peut s'effondrer de plus de la moitié) et un ordre de grandeur de 50 000 habitants en France paraît vraisemblable pour l'Epipaléolithique.

Reste maintenant à remonter de l'Épipaléolithique (Mésolithique) au Magdalénien. Ceci peut être tenté sur la base du nombre et de l'importance des sites, non d'ailleurs sans que cela pose de nombreux problèmes. On sait que les sites magdaléniens sont beaucoup plus denses que ceux de l'Épipaléolithique: ainsi Roc-La-Tour I magdalénien a fourni 1 600 outils retouchés, tandis que Roc-La-Tour II tardenoisien n'en a donné que 200 (la fouille reste à compléter, mais cela sera de l'ordre de 300-400, et il ne manque rien, alors qu'une bonne partie de Roc-La-Tour I a été solifluée et d'autres zones érodées par les touristes). Cette disparité est un phénomène général et bien connu; citons par exemple la gare de Couze, magdalénien, site qui peut être estimé à un million d'outils retouchés, et ce n'est pas le seul de cette ampleur; pour l'Épipaléolithique on ne peut guère trouver en comparaison que les Hauts de Lutz à Beaugency, estimés à 50 000 outils (Rozoy, 1978, p. 868), ou les Champs Bertin à Egreville (Pigeot, 1973). On peut ajouter encore que les ensembles lithiques des deux périodes ne correspondent pas du tout aux mêmes fonctions, et qu'en raison de la manie des armatures au Tardenoisien il y a une enflure considérable du nombre des outils retouchés; une journée (ou plutôt un mois ou une année) d'un Tardenoisien, ou même probablement de tout autre Épipaléolithique, nous laisse beaucoup plus d'outils qu'une journée (ou un mois ou une année) d'un Magdalénien (Rozoy, 1978, pp. 53-55).

Mais, par contre, le nombre des sites épipaléolithiques est incomparablement plus grand que celui des gisements magdaléniens (Rozoy, 1985b). Ici intervient encore une difficulté de détermination, en ce qui concerne le Magdalénien: un petit site épipaléolithique est presque toujours identifié comme tel, par la présence des armatures microlithiques, tandis qu'un petit stationnement magdalénien ne permet généralement aucune caractérisation, et sera donc classé comme d'époque inconnue. Enfin, on connaît de l'Épipaléolithique partout en France, à l'échelle du canton ou même de la commune, tandis que le Magdalénien, on l'a vu, n'exploite vraiment qu'une partie du territoire, se contentant sur le reste (plus de la moitié de la surface) de raids (rapides?) avec des points de chute tous les 100 km environ (fig. 6).

En fonction de ces éléments, on peut proposer un rapport de 1 à 5 ou 1 à 6 (en faveur de l'Épipaléolithique) pour les populations globales des deux périodes. On parvient ainsi à l'estimation de **8 000 à 10 000 personnes en France (enfants compris) au Magdalénien**, valeur qu'il serait d'ailleurs nécessaire de discuter et d'adapter en fonction des sous-périodes et des régions à l'intérieur même du Magdalénien. Cette appréciation est sensiblement cohérente avec celles avancées par F. Bordes (1968, p. 235): 50 000 au plus, et par Ambroise-Rendu (1967): 50 000 pour la France, et Deewey (1960) pour la planète: 3 à 4 millions, mais elle est sensiblement inférieure à celle que de D. de Sonneville-Bordes (1969) ne formule qu'avec les plus expresses réserves (200 000 en France).

DENSITE DU MAGDALENIEN SELON LES PERIODES

Dans le sud-ouest une importante expansion démographique est postulée au Magdalénien supérieur et en particulier à sa fin (Magdalénien VI), sur le vu du nombre beaucoup plus important de sites occupés et de l'abondance des vestiges y contenus. F. Bordes (1969) considérait comme possible que la cause de cette forte poussée de population soit l'invention de l'arc. En effet, lorsqu'il n'y a aucun motif extérieur envisageable (dans notre cas, pas d'amélioration climatique, bien au contraire), il faut bien que la raison d'un tel développement numérique des sociétés leur soit interne, et consiste en une ou plusieurs inventions. Celles-ci sont généralement techniques, avec un retentissement social qui ne se précise que très lentement. Ici l'invention de l'arc entraînera (sur plus de mille ans) le passage à l'Épipaléolithique (Mésolithique) dont la densité de population sera au moins 5 fois supérieure, cette fois en raison du réchauffement. Que l'arc soit ou non la

cause, nous devons en tous cas compter avec ce très fort essor démographique postulé dans le sud-ouest de la France à la fin du Magdalénien.

Mais cette expansion démographique n'est pas perceptible (bien au contraire) en Belgique et en Rhénanie, où les sites les plus abondants (Chaleux, Roc-La-Tour, Gönnersdorf, Andernach) viennent d'être datés du Bölling: à la fin de cet épisode pour Gönnersdorf (Bosinski, Brunnacker *et alii*, 1978) et pour la couche profonde d'Andernach (Bosinski *et alii*, 1985), au début pour Chaleux (Otte, 1985) et probablement aussi pour Roc-La-Tour (Rozoy, 1988a), et à l'Alleröd pour la couche supérieure d'Andernach (Bosinski *et alii*, 1985). On peut soutenir raisonnablement que pendant le Dryas II, et probablement déjà au Dryas I, le plateau ardennais était un sol nu sans végétation ni gibier, la vie étant alors réfugiée au fond des vallées, et bien maigrement: dès lors, les chasseurs magdaléniens ont très bien pu ne pas venir en Ardenne du tout, faisant leurs expéditions de chasse d'été vers le Morvan au lieu de la Belgique. De même, ceux de Gönnersdorf pouvaient alors se tenir dans le centre et le sud de l'Allemagne (on sait que les séjours à Gönnersdorf avaient lieu l'hiver comme l'été, Bosinski *et alii*, 1985, mais c'était à la fin du Bölling).

Pour la moitié nord de la France, Etiolles débiterait à la fin du Dryas I, mais la fréquentation (au moins 22 séjours distincts sur 3,50 m d'épaisseur) aurait duré pendant une période moins froide, puis le coup de froid qui l'a suivie, et le début d'un nouvel adoucissement (Taborin, renseignement verbal; l'auteur remercie Y. Taborin). On peut y voir le Dryas I suivi du Pré-Bölling, de l'extrême fin du Dryas I et du début du Bölling, c'est plus cohérent avec le 14-C et la typologie que de le faire durer jusqu'au Dryas II et au-delà. Pincevent (habitation 1) serait à la fin du Bölling, Pincevent (section 36), au début du Dryas II (Schmider, 1985) et Marsangy, à la limite du Dryas II et de l'Alleröd (Schmider, 1987). Certes, il est des paléontologistes pour attribuer tous les sites magdaléniens de cette région au Dryas II, à cause de la prédominance marquée du Renne dans les déchets alimentaires (Cordy, 1985, 1988). Mais cette interprétation n'est pas fondée, notamment à cause de la présence à Etiolles du mammoth (sous forme d'os, et non seulement d'ivoire, qui peut survivre à l'extinction de l'espèce), et en fonction des dates C-14 et par thermoluminescence obtenues (Schmider, 1985; Valladas, 1980). La présence des pointes à dos à Marsangy, leur absence totale dans les autres sites près de Paris, montrent nettement l'importante distance chronologique qui les sépare. Et la prépondérance du Renne dans les déchets de cuisine tient probablement à un choix culturel. Dans l'état actuel de la documentation, et en raison de la non-conservation de l'os dans les sites les plus abondants (ceux des Beauregards), il n'est pas possible de distinguer valablement les peuplements des sous-périodes pour le Bassin Parisien, et il nous faut y traiter en bloc la démographie de tout le Magdalénien moyen et supérieur. Mais il n'est en tous cas pas prouvé, et il est même fort improbable, qu'il y ait eu dans le Bassin Parisien une croissance démographique au moment où on la signale dans le sud-ouest et où d'ailleurs elle est maintenant mise en cause (Bouvier, 1987).

On pourrait penser que l'augmentation de population du sud-ouest au Magdalénien VI correspondrait à un reflux des chasseurs vers des climats plus cléments lors des grands froids du Dryas II. Mais cette hypothèse ne paraît pas devoir être retenue, car un tel déplacement de population aurait entraîné dans l'industrie lithique (entre autres choses) des changements que l'on ne constate pas: par exemple l'introduction dans le sud-ouest des nombreux perçoirs que font les gens du Bassin Parisien (parfois plus que de burins!). Il va de soi que l'affinement, très désirable, des études de différenciation régionale ne pourrait que permettre de préciser, dans un sens ou dans l'autre, de tels faits.

LES GROUPES REGIONAUX DU MAGDALENIEN

Il semble en effet que l'on puisse distinguer en France pour le Magdalénien moyen-supérieur **six groupes distincts de population**. Ces groupes apparaissent sur la carte (fig. 6), séparés par des zones vides ou peu fréquentées: un groupe dans les Pyrénées, un en Périgord, un dans le Massif Central, un de part et d'autre du cours inférieur du Rhône, un dans la région Rhône-Alpes, et le groupe du Bassin Parisien, qui s'étend à l'Ardenne et couvre à lui seul une surface double ou triple de celle occupée par chacun des autres (c'est normal, il est plus proche du front du glacier). La situation paraît très analogue en Europe centrale; voir par exemple la carte page 2 de Bosinski (1982).

L'argument géographique n'est certes pas suffisant pour exclure que deux (ou plusieurs) de ces groupes de sites aient été laissés par les mêmes hommes et femmes: en effet, nous savons que c'est le cas pour le groupe au sud-est de Paris et celui de l'Ardenne (transport de fossiles, identité des compositions typologiques des outillages). Mais on sait, par exemple, que les sites du Massif Central comportent tous un taux très élevé de lamelles à bord abattu (de l'ordre de 70 %), ce qui n'est pas le cas dans le sud-ouest où ces taux sont des plus variables. Et il est connu pour le groupe Provence-Languedoc que les ressemblances typologiques (ce qui ne veut pas dire une identité) sont avec le Magdalénien du Périgord, alors que les gisements plus proches de la région Rhône-Alpes sont nettement différents. Toutes ces spécificités pourraient être étudiées de plus près, et l'on peut espérer que nos collègues s'y emploieront bientôt, de façon à confirmer ou infirmer l'autonomie de chacun de ces groupes, et à préciser le cas échéant la nature et l'intensité de leurs échanges.

Pour reconnaître les groupes régionaux il faut employer tous les indices à notre disposition, ce qui nécessitera un travail en coopération de tous les chercheurs s'occupant des périodes considérées, car chacun, quelle que soit la somme (souvent considérable) de travail fourni, n'apporte qu'une pierre ou deux à l'édifice. La composition typologique de l'industrie lithique (en qualités et en quantités) est évidemment fondamentale, mais ce n'est certainement pas le seul critère. Le style du débitage et celui des outils, les matériaux employés ou transportés, les traces d'usage, l'industrie de l'os (lorsqu'elle est conservée), et aussi les manifestations artistiques, doivent à l'évidence entrer en ligne de compte, et peut-être aussi les animaux consommés ou le type d'habitat utilisé.

Par exemple, Y. Taborin (1987) indique des transports de coquillages couramment sur 200 km et souvent plus, jusqu'à 400 km, mais les faluns de Touraine ne vont pas dans le Périgord, bien qu'ils n'en soient pas très loin (200 km); par contre le groupe de la Vienne partage ses coquilles avec le Périgord; un fossile aquitain a aussi été trouvé à St Marcel, dans l'Indre. Les Pyrénées lui paraissent avoir été un groupe distinct, et peut-être même deux, usant chacun de ses propres sources de coquilles. J. Ph. Rigaud (1987) souligne que Y. Taborin nous montre ainsi la société du Paléolithique supérieur comme beaucoup plus fortement structurée qu'on ne le croyait. Mais il y a aussi des échanges de région à région, et il n'est pas facile de distinguer ce qui correspond à un groupe humain défini et ce qui provient des échanges. Il y a d'ailleurs certainement eu quelques échanges de personnes entre les groupes régionaux, bien que les relations humaines, et en particulier les mariages, aient très probablement été à 80 % au moins à l'intérieur de chaque groupe régional.

Pour sa part A. Sieveking (1978, 1986) montre, à partir des témoins esthétiques, que l'on constate des similitudes sur de beaucoup plus grandes distances que les conditions de l'environnement ne le nécessiteraient (par les déplacements nécessaires à la vie matérielle) et qu'il doit donc s'agir de phénomènes essentiellement culturels. La difficulté est alors, évidemment, de distinguer ce qui appartient à des groupes distincts et ce qui provient de contacts interculturels.

La composition de ces groupes n'est pas équilibrée: en comptant en nombre de gisements connus, on trouve déjà une très forte prépondérance pour le sud-ouest, avec plus de 140 stations certaines en Périgord et 66 dans les Pyrénées (sur la base de l'ouvrage "La Préhistoire Française") contre 40 dans le Massif Central, 30 en Provence-Languedoc, 26 en Rhône-Alpes et seulement 33 pour le groupe du Bassin Parisien. Mais, en plus, on doit tenir compte de l'importance des gisements: ainsi les Beauregards avec plus de 15 000 outils retouchés, contre 2 900 à Chaleux et 1 600 à Roc-La-Tour (5 000 à Gönnersdorf). Et certains sites du sud-ouest où il faut compter en centaines de milliers, sinon en millions!

En outre, les grottes ornées ne fournissent souvent pas d'outils, on ne peut tout de même pas les écarter! Même en présumant une possible destruction (ou recouvrement) dans les plaines de la moitié nord du pays (si tant est qu'elles aient été utilisées), où en plus les rares grottes sont terriblement calcitées et donc illisibles, et en considérant l'inégalité numérique entre les périodes du Magdalénien, il demeure un très fort avantage au profit du sud-ouest et notamment du Périgord, y compris pour le Magdalénien moyen.

La répartition des 8 000 ou 10 000 êtres humains n'était donc certainement pas égale entre les six régions. On peut envisager pour chaque groupe géographique régional un effectif de l'ordre de 1 500 à 2 000 personnes (enfants compris), se composant de 30 à 50 groupes élémentaires ("bandes" dans la terminologie ethnographique) de 50 à 60 personnes. Les effectifs des groupes régionaux seraient alors plus ou moins comparables à ceux des cultures épipaléolithiques (Rozoy, 1978), la différence tenant essentiellement à la surface beaucoup plus importante couverte par chaque groupe régional du Magdalénien: de l'ordre de 100 000 à 300 000 km², contre 10 000 à 30 000 pour l'Epipaléolithique. Mais le groupe franco-belge, le plus vaste pour l'étendue parcourue, aurait aussi été, d'après le faible nombre de sites connus, le plus modeste pour sa population: probablement à peine 1 000 personnes (R.R. Newell et Tr. Constandse-Westermann, 1986, montrent que l'on ne peut guère tabler sur moins de 800 personnes pour assurer la pérennité d'un groupe endogame à 80 %, ce qui paraît avoir été le cas des groupes préhistoriques, d'après la répartition génétique des caractères déterminables). Ces 1 000 êtres humains du Bassin Parisien pouvaient se répartir en quelque 15 ou 20 bandes de 50 à 60 personnes, et une ou deux de ces bandes pouvaient venir en été chasser en Ardenne, qui l'hiver serait restée sans peuplement. Des précisions à ce sujet ne pourront être apportées que par l'étude de la faune dans les sites calcaires du nord de l'Ardenne où elle est conservée.

Inversement, il est fort probable que le groupe du Périgord ait été le plus nombreux, peut-être 2 000 ou 2 500 personnes, au-delà on doit (d'après les exemples ethnographiques) tabler sur une bipartition – et on peut, précisément, se demander s'il n'y a pas eu, dans le Périgord et le Quercy, deux ou plusieurs groupes humains distincts, bien que leurs territoires soient en continuité. On peut aussi se poser des questions sur le peuplement magdalénien de la vallée de la Vienne, qui est séparé de celui du Périgord par un espace vide de 50 km. Ces inégalités géographiques sont un autre élément, important, de différence avec l'Epipaléolithique où, pour autant que l'on sache, la population sera répartie également sur tout le territoire.

Bien entendu, il ne s'agit là que d'estimations grossières, de bases de discussion à peu près raisonnables. Bien entendu aussi, on sait que les "bandes" de chasseurs subactuels sont l'objet d'un flux perpétuel modifiant sans cesse leurs effectifs et leur composition (Turnbull, 1968), ce qui est hautement vraisemblable aussi pour les populations préhistoriques menant un genre de vie analogue. Ce flux explique d'ailleurs la cohésion des groupes régionaux aussi bien que la diffusion des inventions. Il faut tenir compte encore de la probable réunion

des groupes élémentaires à certaines saisons favorables (Turnbull, 1961). Il a paru toutefois intéressant de livrer ces propositions à la discussion de nos collègues.

RESUME

Roc-La-Tour I, gisement de plein-air à la frontière franco-belge, n'est daté qu'approximativement (par la géologie) au début du Bölling. Il comporte un dallage de plaquettes de schiste apportées, certaines ont été gravées. Le site fait partie du groupe de gisements de l'Ardenne, séparé de ceux au sud-est de Paris par la plaine champenoise vide d'occupation, probablement par suite de la monotonie de son biotope. Les deux régions étaient cependant habitées par les mêmes chasseurs; en témoignent des transports de matériaux et l'identité des outils de silex (en qualités et en quantités). Mais il y a beaucoup plus d'art en Ardenne (activité d'été?).

Le calcul de la population au Magdalénien, faute de connaître la capacité nutritive maximale du territoire, peut partir des estimations faites pour l'Epipaléolithique: 50 000 personnes en France au Boréal. Le rapport entre les nombres et les richesses des sites des deux périodes conduit à envisager 8 à 10 000 personnes pour le Magdalénien, sans pouvoir actuellement préciser par sous-périodes. L'expansion démographique du Magdalénien terminal dans le sud-ouest n'est pas actuellement perceptible dans le Bassin Parisien.

On peut distinguer en France six groupes distincts de population dans les Pyrénées, le Périgord-Quercy, le Massif Central, la Provence-Languedoc, la région Rhône-Alpes, le Bassin Parisien-Ardenne, ce dernier le plus vaste, mais le moins nombreux: 1 000 personnes environ, pour 2 000 à 2 500 dans certains autres groupes (et probablement plus pour le Périgord-Quercy, à subdiviser en ce cas). Préciser ou rectifier ces éléments exigera la collaboration de très nombreux chercheurs en utilisant la totalité des indices connus ou à découvrir (typologie, styles des silex, matériaux employés, traces d'usage, industrie de l'os, parure, art mobilier, art pariétal, animaux consommés, types d'habitats ...). Il y a là matière à recherche pour un bon moment.

BIBLIOGRAPHIE

- Alt- und mittelsteinzeitliche Fundplätze des Rheinlandes. Köln 1978, Rheinland Verlage, 21 cm., 197 p., ill. (Bosinski, Löhr).
- AMBROISE-RENDU M., 1967. *Préhistoire des Français*. Paris, Presses de la Cité, 20 cm., 376 p.
- ARTS et DEEBEN, 1983. Archeologisch onderzoek in een Late Magdalenien nederzetting te Sweikhuizen, gemeente Schinnen. Een overzicht van de resultaten van 1982. *Archeologie in Limburg* 16, pp. 2-5, 5 fig.
- BEGOUEN R., CLOTTES J., GIRAUD J.P. et ROUZAUD F., 1984. Compléments à la grande plaquette gravée d'Enlène. *Bull. Soc. Préhist. Française* 81.5, pp. 142-148.
- BEGOUEN R. et CLOTTES J., 1985. L'art mobilier des Magdaléniens. *Archeologia* 207, pp. 40-49, ill.
- BOLUS M., BOSINSKI G. et alii, 1985. La séquence Bölling-Dryas II en Rhénanie. *De la Loire à l'Oder, Colloque U.I.S.P.P. de Liège*, pp. 475-570.
- BORDES F., 1968. *Le Paléolithique dans le monde*. Paris, Hachette, 19 cm, 256 p., ill.
- BORDES F., 1969. Les chasseurs. In: *La France au temps des mammouths*, pp. 93-131. Paris, Hachette, 24 cm., 256 p.

- BOSINSKI G., 1974 à 1983. *Der Magdalenien Fundplatz Gönnersdorf*.
 Band I – Die Menschendarstellungen (G. Bosinski et G. Fischer), 131 p., 111 pl., ill.
 Band II – Les grands vertébrés (F. Poplin), 212 p., 72 pl., ill.
 Band III – Die Ausgrabungen 1968 – 1976 (G. Bosinski), 220 p., 121 pl., ill.
 Band IV – Geowissenschaftliche Untersuchungen (K. Brunnacker), 257 p., 95 pl., ill.
 Band V – Mammut- und Pferdendarstellungen (G. Bosinski et G. Fischer), 146 p., 107 pl., ill.
 Band VII – Die Steinartefakte von Gönnersdorf (Franken et Veil), 437 p., 146 tabl., 150 fig. Wiesbaden, Fr. Steiner Verlag, 30 cm.
- BOSINSKI G., 1982. *Die Kunst der Eiszeit in Deutschland und in der Schweiz*. Bonn, Habelt. 30 cm, 92 p., 98 pl.
- BOUVIER J.-M., 1987. Communication au Congrès U.I.S.P.P., Mainz, sous presse.
- CHEYNIER Dr. A., 1956. Les Gros Monts à Nemours (S. et M.). *XVe Congrès Préhistorique de France*, pp. 344-365.
- CORDY J.M., 1985. Apport de la Paléontologie animale à la définition du cadre paléo-écologique et chronologique du Paléolithique final dans le Nord-Ouest européen. *Colloque U.I.S.P.P., Liège 1985*, non publié.
- CORDY J.M., 1989. Contribution au Colloque de Chancelade. Sous presse.
- DANIEL R., 1953. Les gisements préhistoriques de la vallée du Loing. *L'Anthropologie*, 57, n° 3-4.
- DAVID S., 1984. Pointes de type Nord-Européen dans le Magdalénien final et l'Epipaléolithique de Franche-Comté. *Revue Archéologique de l'Est*, pp. 144-149.
- DEEWEY E.S.Jr, 1960. The human population. *Scientific American* 203-3, pp. 194-204.
- DEWEZ M., 1975. Nouvelles recherches à la grotte du Coléoptère à Bomal-sur-Ourthe (Prov. du Luxembourg). Rapport provisoire de la première campagne de fouille. *Helinium XV*, pp. 121-133.
- DEWEZ M., 1984. *Le Paléolithique supérieur récent dans les grottes de Belgique*. Soc. wallonne de Paléontologie, Mémoire 4, 30 cm, 2 vol., 179 pl.
- DUPONT E., 1872. *L'Homme pendant les Ages de la pierre dans les environs de Dinant-sur-Meuse*. Bruxelles, 24,5 cm, 250 p., ill.
- FAGNART J.P., 1984. *Le Paléolithique supérieur dans le Nord de la France et le bassin de la Somme*. Thèse de Doctorat, Univ. des Sc. et Techniques de Lille, 257 p., 30 cm.
- FRANKEN et VEIL, 1983. voir BOSINSKI (1974 à 1983).
- HAHN J., 1979. Essai sur l'écologie du Magdalénien dans le Jura souabe. *Colloque "La fin des temps glaciaires en Europe"*, pp. 203-213. Paris, C.N.R.S., 30 cm.
- KOBUCIEWICZ M., 1983. Le problème du contact des peuples du Paléolithique final de la plaine européenne avec le territoire français. *Bull. Soc. Préhist. Française*, pp. 308-321.
- LEJEUNE M., 1984. Témoins esthétiques du Paléolithique supérieur et du Mésolithique de Belgique. In: D. CAHEN et P. HAESAERTS, *Peuples chasseurs de la Belgique préhistorique*, pp. 211-231. Bruxelles, I.R.S.N.B.
- LEJEUNE M., 1987. *L'art mobilier paléolithique et mésolithique en Belgique*. Treignes, C.E.D.A., 30 cm., 82 p., 54 fig.
- LEROI-GOURHAN A., 1965. *Préhistoire de l'Art occidental*. Paris, Mazenod, 31 cm., 482 p., 804 fig.

- LEROI-GOURHAN A. et BREZILLON M., 1966. L'habitation magdalénienne n° 1 de Pincevent près Montereau (Seine et Marne). *Gallia-Préhistoire* 9, pp. 263-385.
- LEROI-GOURHAN A. et BREZILLON M., 1972. Fouilles de Pincevent: essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien. *Gallia-Préhistoire*, 7e suppl., Paris, C.N.R.S.
- LÖHR H., 1978. voir *Alt- und mittelsteinzeitliche Fundplätze des Rheinlandes*.
- NEWELL R.R. and CONSTANDSE-WESTERMANN Tr., 1986. Testing an ethnographic analogue of Mesolithic social structure and the archaeological resolution of Mesolithic ethnic groups and breeding population. *Proceedings of the Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, series B*, vol. 89 (3), sept. 29.
- OTTE M., 1979. *Le Paléolithique supérieur ancien en Belgique*. Bruxelles.
- OTTE M., 1982. Le Paléolithique supérieur en Belgique: bilan 1980. *Congrès de Comines (Congrès de la Fédération Archéologique et historique de Belgique)*, pp. 149-165.
- OTTE M., 1984a. Paléolithique supérieur en Belgique. In: D. CAHEN et P. HAESAERTS, *Peuples chasseurs de la Belgique préhistorique*, pp. 157-179, Bruxelles, I.R.S.N.B.
- OTTE M. et alii, 1984b. Maldegem et le Paléolithique récent du Nord-Ouest européen. *Helinium XXIV*, pp. 105-126.
- PIGEOT N., 1973. Analyse typologique d'une série de 163 pointes du Tardenois. *Cahiers du Centre de Recherches Préhistoriques*, U.E.R. d'Art et Archéologie, Université de Paris I, pp. 19-29.
- RIGAUD J.Ph., 1987. Intervention à la soutenance de thèse d'Yvette Taborin. Inédit.
- ROZOY J.G., 1978. *Les derniers chasseurs. L'Epipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse*. Mémoires de la Soc. Arch. Champenoise 1. Charleville, chez l'auteur, 30 cm., 1500 p., 625 fig. et pl., 6500 objets figurés.
- ROZOY J.G., 1985a. Peut-on identifier les animaux de Roc-La-Tour I? *Anthropozoologica* 2, pp. 5-7.
- ROZOY J.G., 1985b. Deux modes de chasse sur le plateau ardennais. In: *Jageln und Sammeln*, Festschrift für H.G. Bandi, Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums 63-64, 1983-1984, pp. 246-252.
- ROZOY J.G., 1988. Le Magdalénien supérieur de Roc-La-Tour I. *Helinium*, sous presse.
- ROZOY J.G., 1989. Les plaquettes gravées de Roc-La-Tour I. *Colloque de Foix*, nov. 1987, à paraître.
- SCHMIDER B., 1971. *Les industries lithiques du Paléolithique supérieur en Ile-de-France*. VIe suppl. à *Gallia-Préhistoire*, Paris, C.N.R.S., 220 p.
- SCHMIDER B., 1979. Un nouveau faciès du Magdalénien final du Bassin Parisien: l'industrie du Pré des Forges à Marsangy, Yonne. *La fin des temps glaciaires en Europe*, C.N.R.S., Paris, pp. 763-771.
- SCHMIDER B., 1982. The Magdalenian cultures of the Paris river-basin and its relationships with the Nordic cultures of the Late Stone Age. *World Archaeology* (London) 14(2), pp. 259-269.
- SCHMIDER B., 1985. Les industries lithiques du Centre du Bassin Parisien au Paléolithique récent: essai de chronologie. *De la Loire à l'Oder, Colloque U.I.S.P.P. de Liège*, pp. 1-12.
- SCHMIDER B., 1987. Communication au *Congrès international U.I.S.P.P. de Mainz*, sous presse.

- SIEVEKING A., 1978. Style and regional grouping in Magdalenian cave art. *Bull. of the Institute of Archaeology of London* 16, pp. 95-109.
- SIEVEKING A., 1986. Les styles régionaux de l'art préhistorique. *La Recherche* 173, pp. 104-106, ill.
- SONNEVILLE-BORDES D. de, 1969. Les cavernes. In: *La France au temps des mammouths*, pp. 165-186. Paris, Hachette, 24 cm., 256 p.
- TURNBULL C.M., 1961. *Le peuple de la forêt*. Paris, Stock, 21 cm., 243 p.
- TURNBULL C.M., 1968. The importance of flux in two hunting societies. In: LEE et DE VORE (éds), *Man the Hunter*, pp. 132-137.
- VALLADAS H., 1980. *La thermoluminescence des pierres de foyer préhistoriques. Essai de chronologie*. Thèse polycopiée, Univ. de Paris I, 151 p.
- VERMEERSCH P., 1984. Du Paléolithique final au Mésolithique dans le Nord de la Belgique. In: D. CAHEN et P. HAESAERTS, *Peuples chasseurs de la Belgique préhistorique*, pp. 181-193. Bruxelles, I.R.S.N.B.
- VERMEERSCH P. et SYMENS N., 1985. Le Magdalénien de plein-air en Belgique. *U.I.S.P.P., Colloque de Liège, Prétirage et discussion et De la Loire à l'Oder*, pp. 243-258 (1988).
- WENIGER G.C., 1982. *Wildbeuter und Ihre Umwelt*. Ein Beitrag zum Magdalénien Südwestdeutschlands aus ökologischer und ethnoarchaeologischer Sicht. *Archaeologica Venatoria*, Band 5, Tübingen.



FIGURE 1 – ROC-LA-TOUR I dans son cadre géographique.

Les méandres encaissés des deux rivières créent des biotopes très divers. La circulation la plus commode est par le plateau. L'eau est à 600 m au Roule, avec 60 m de dénivellation. Des sites sont connus aux Dames de Meuse et à Roma, mais l'époque n'en est pas déterminée actuellement. Le rayon d'action de 10 km (et moins en terrain pentu) a été figuré (trait doublé de hachures), mais il ne prendra tout son sens que si l'on trouve, outre Chaleux (hors carte, 40 km au Nord), d'autres sites contemporains.

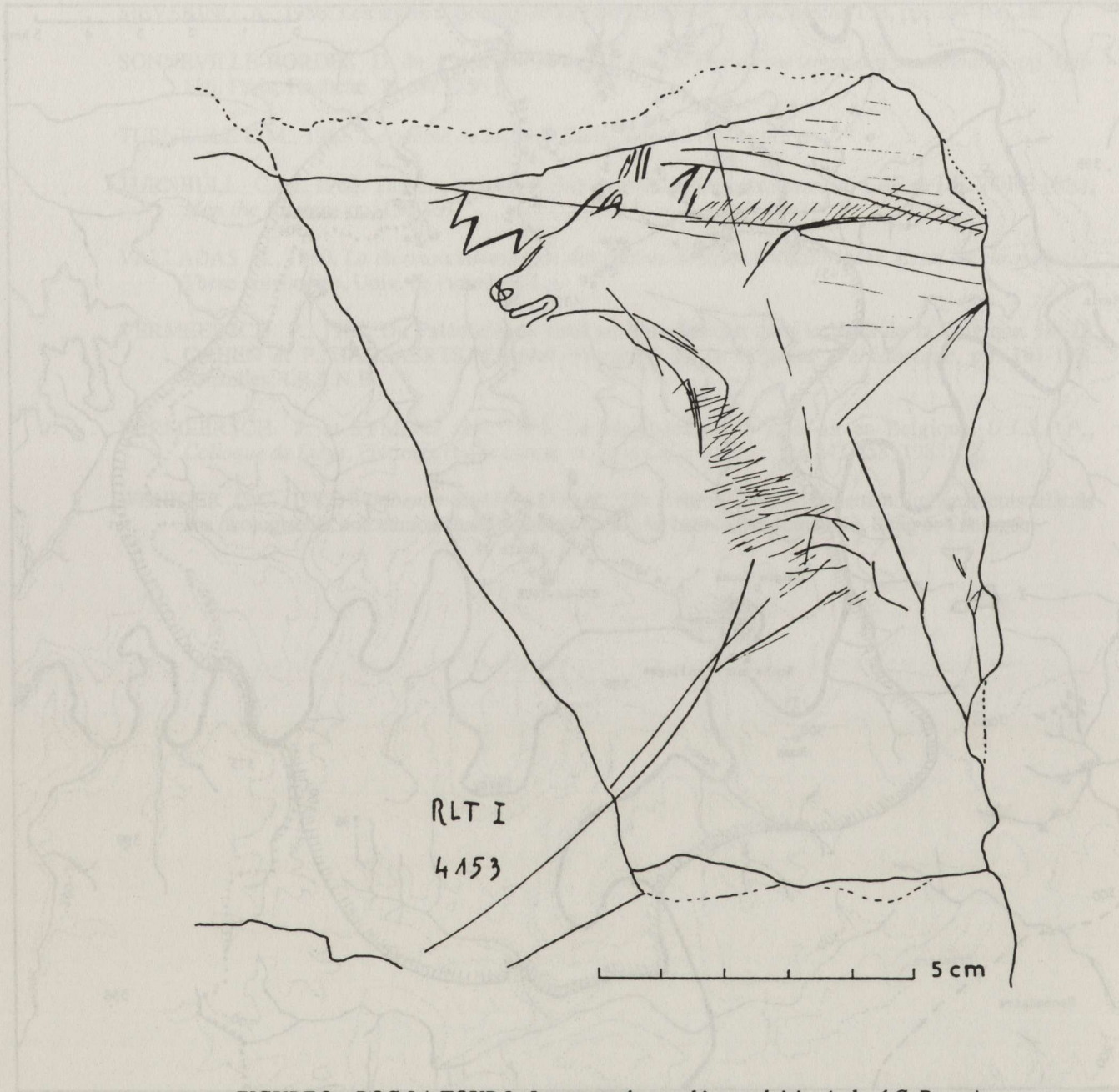


FIGURE 2 – ROC-LA-TOUR I : Loup gravé sur schiste ardoisier (relevé C. Rozoy).

La plaque, qui mesurait environ 40 x 40 x 1.5 cm, a été lissée avant la gravure, d'où les traits horizontaux. Remarquer le dynamisme de la figuration, qui contraste avec d'autres animaux plus statiques (Rozoy, 1985 a,b; 1989). Etait-ce là le symbole du chasseur ou de son clan?

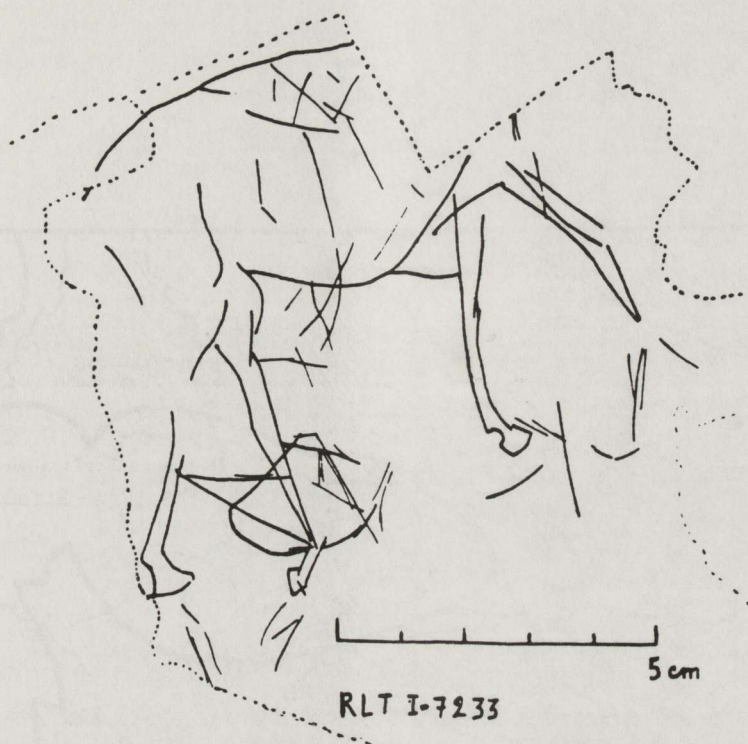


FIGURE 3 – ROC-LA-TOUR I : Animal (Renne?) marchant
(relevé provisoire de C. Rozoy).

Les traits parasites ont été figurés. Le pointillé figure la limite de la surface conservée. La plaque mesure 30 x 30 cm, mais la partie gravée était la seule à peu près plane. Le sabot de la patte avant, s'il avait existé, aurait dû se placer dans une zone très tourmentée impossible à graver. La région de la tête a été décollée en bloc, et on n'a pu la retrouver. La fracturation des plaquettes gravées est si générale à Roc-La-Tour, et toujours avec dispersion des fragments, qu'on peut la penser volontaire. La même question se pose à Enlène (Begouën, Clottes et Rouzard, 1984) où il ne semble pas y avoir eu de chutes de rochers (Begouën et Clottes, 1985).

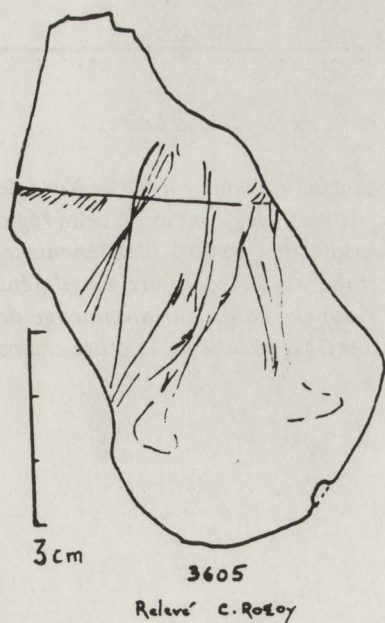


FIGURE 4
ROC-LA-TOUR I :
Anthropomorphe (relevé C. Rozoy).

Comme les autres, il est brisé. Il semble s'agir d'un indifférencié; si un sexe masculin avait été figuré on le verrait sur la partie qui nous est parvenue, et d'autre part la morphologie ne répond pas aux figurations féminines stéréotypées que l'on connaît à Gönnersdorf. Le réalisme est équivalent à celui employé pour les animaux. On ne sait ce qu'il porte.

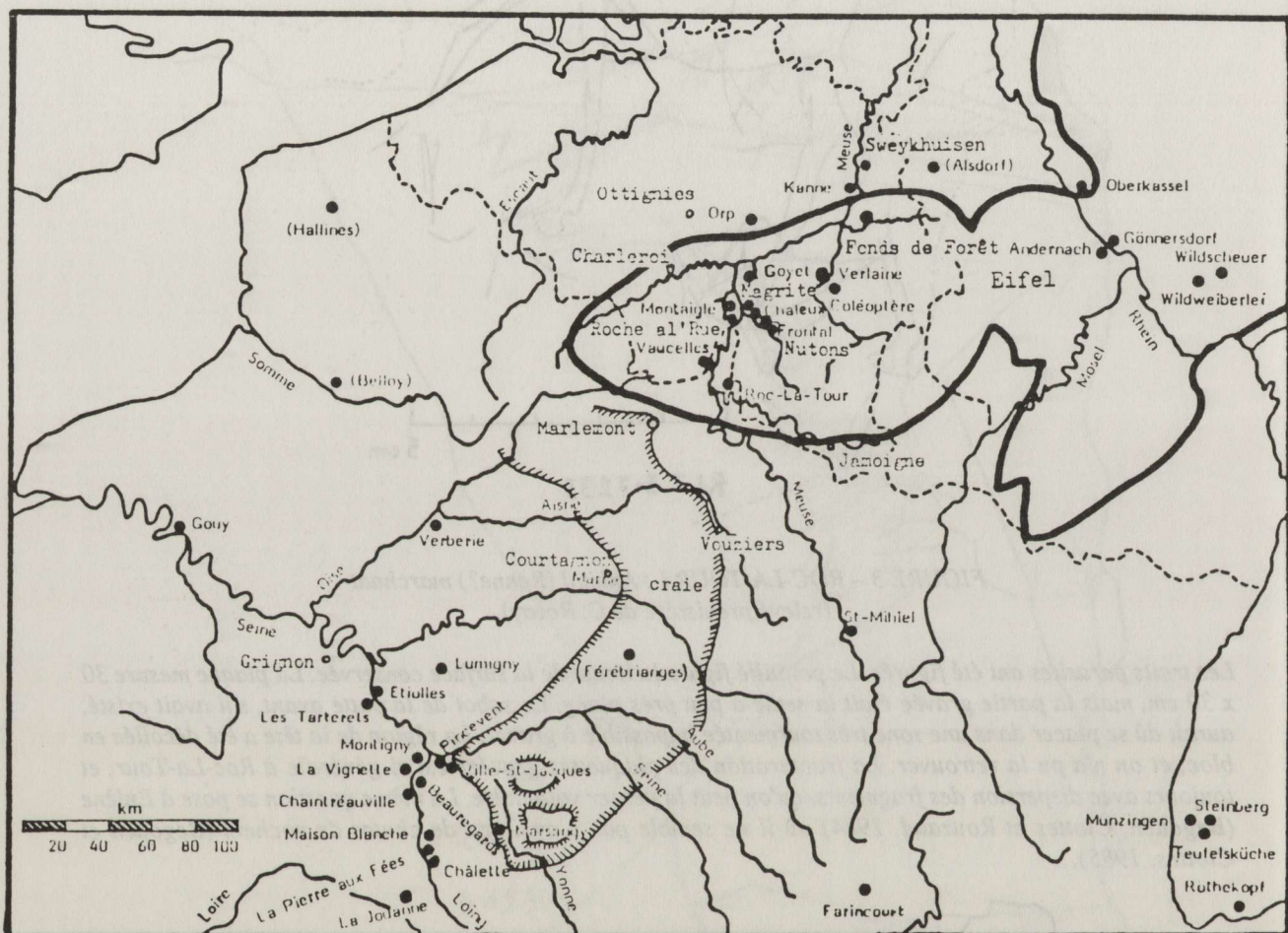


FIGURE 5 – Le Magdalénien moyen et supérieur au Nord de la Loire.

Le trait gras figure la limite du massif schisteux primaire (ardennais et rhénan). La partie Nord de l'Ardenne comporte du calcaire dévonien avec des grottes, où sont la plupart des sites connus de cette région. Le trait souligné de hachures représente la limite de la craie (avec au Nord-Est de l'argile à silex sénonienne). Cercles vides: lieux d'origine des matériaux. Les sites entre parenthèses ne sont pas magdaléniens, mais contemporains (Belloy, Hallines, Alsdorf) ou non sûrs (Férébrianges, qui est sur un placage de limons et n'est connu que par des ramassages; il comporte de l'Aurignacien). La vacuité de la craie champenoise est totale (Marsangy est sur les alluvions).



FIGURE 6 - Les sites du Magdalénien moyen et supérieur en France .

Cette carte a été établie à partir de l'ouvrage "La Préhistoire Française" (1976) et nécessiterait une mise au point, qui ne pourra être le résultat que d'un travail collectif. Dans son état actuel, elle est toutefois très évocatrice. On y voit en effet une opposition frappante entre des zones assez intensément utilisées, où les sites sont à quelques kilomètres les uns des autres, et parfois moins, et des régions pratiquement vides, où ne se rencontrent que des gisements isolés, à quelque 100 km des zones plus denses ou du point visité le plus proche.